pourrait être dit pour ou contre l'aumône, pour ou contre la tempérance, je prendrai, sans plus de préambule, la liberté d'exposer le milieu qui, sans doute, ne sera pas du goût de tout le monde. *Le voici, former à Québec des sociétés pour engager les citoyens à s'établir sur des terres.*... Il y a encore tant à prendre dans le Canada qu'il est vraiment surprenant que nos pères n'y aient pas songé, surtout lorsque nous avions d'assez bonnes récoltes et plus de moyens de le faire qu'il n'y en a aujourd'hui.

Il me semble entendre un grand nombre de personnes s'écrier que la chose n'est pas possible, qu'il faut des fonds considérables pour défricher les terres, qu'on aura le tems de mourrir bien des fois, avant de pouvoir en retirer une subsistance suffisante et mille autres mauvaises raisons, suivant moi. A tout cela, je pourrais répondre :—

1o. Que la plupart des cultivateurs actuels dont plusieurs sont forts à leur aise, ont commencé leurs travaux pénibles avec bien peu de moyens, mais avec de la tête, du courage, de la bonne volonté et avec persévérance. Une hache, une pioche, ses bras et quelque peu de provisions, étaient fort souvent tout ce que le nouveau tenancier possédait avec quelques misérables haillons pour se couvrir pendant la nuit. Il me serait facile d'en nommer plusieurs que je connais très bien.

2o. Je pourrais depuis montrer les Irlandais très-pauvres pour la plupart et chargés de familles et qui ont passablement réussi, même sur des mauvaises terres sur les quelles les Canadiens n'auraient jamais voulu s'établir, entr'autres les sables de Valcartier, les établissements de Laval, les rochers de Frampton &c. Il est à remarquer que ces gens là ont rarement troublé les anciens habitans Canadiens pour leur demander l'aumône. Je crois plutôt que le contraire est arrivé.

Il est notoire que ces nouveaux venus dès la 2ème année et quelquefois dès la 1ère ont fourni, en quantité, des provisions aux anciens habitans qui, après avoir épuisé leurs bourses assez minces parfois, leur portaient leurs étoffes, leurs toiles, leurs moutons, voir leurs hardes, draps, couvertes &c. en échange pour des patates, et essuyaient des railleries très-piquantes, telle que celle-ci, dans leur mauvais Français, *vous bien-tôt venir donner vos femmes, quand tout apporté.*

Il faut remarquer que la plupart de ces étrangers venaient prendre des terres avec de très-grands désavantages, en ouvrage nouveau et un climat auquel ils n'étaient pas accoutumés, plusieurs n'ayant pas même pris une hache de leur vie.

On dira probablement que des canadiens ne peuvent se trouver comme des Irlandais ; j'ai de nombreuses preuves du contraire.

Il faut donc agiter. Les Québecquois doivent essayer de renvoyer une partie de cette population surabondante, en formant des assemblées, en faisant comprendre à ces braves gens, que c'est leur bonheur, leur avantage de laisser leur pauvre et triste manière de gagner leur vie, afin d'aller s'établir sur des terres pour devenir par la suite des hommes indépendans.

C'est particulièrement aujourd'hui que la supériorité de l'agriculture, au moins, comme moyen de subsistance, est constatée d'une manière victorieuse, surtous les autres étais et même sur ces professions libérales, qui dépendent du travail du cultivateur pour avoir de quoi vivre. On comprendra aisément que le système que j'indique ne pourra pas être mis en exécution pour soulager la ville et les faubourgs pour cet hiver, mais par l'avenir, et il réussira si quelques hommes de tête veulent bien se mettre en frais d'agiter la question.

Je pourrais nommer une paroisse dont le 1er. arbre a été abattu en 1815 par un Canadien, et en 1837 elle contenait entre 3,0 et 400 tenanciers : il y avait quelques apôtres, qui, à Québec, encourageaient les émigrés, qui obéissans à l'appel, allaient se fixer sur ces terres où ils ont bien prospéré.

ZO.

Mr. le Rédacteur.

S'il vous plait d'insérer le morceau suivant dans vos colonnes, vous obligerez un de vos souscripteurs. C'est une épître assez sentimentale je crois pour être bien vue de vos lecteurs.

J. L. A SON AMI.

Permets à l'amitié fidèle
De faire entendre ses accens ;
Ni les revers ni les tourmens,
Ne peuvent ralentir son zèle,
C'est toi qui du parfait bonheur
As pour moi fait briller l'aurore ;
Un souvenir m'émeut encore,
Je caresse une douce erreur.
N'est ne de la calomnie
Mes beaux jours devaient s'absorcir ;
Le souffle infecté de l'envie
Changea mon riant avenir.
Plus d'espérance, plus d'amie
De mon exil j'en tends l'arrêt ;
Vainement je me justifie ;
Que me res-t-il ?... le regret !
Adieu séduisante demeure,
Lieux témoins de mon désespoir ;
Déjà le temps a fixé l'heure
Où je ne dois plus vous revoir.

O séparation cruelle !
Que de fois tu m'as fait gémir !
Tu m'as privé de cette belle
Dont le cœur au mien fut lié ;
Et d'une sincère amitié
Qui pour mon âme est éternelle
L'heureux charme est sacrifié.

O mon ami ! dans ma pensée,
Toujours chéri, toujours présent
Pour toi chaque ligne est tracée
Par l'estime et le sentiment.
Et pour toi, fidèle interprète,
Ma plume erre sur ce papier
Courrier discret que rien n'arrête
Auquel je puis tout confier
Ne craignant point un froid accueil,
Légère, impatiente, active,
Décoiant l'espace, elle arrive,
Sans trouver au port un écueil.

Reçois cet hommage sincère
Un autre ne m'est plus permis.
Ta maison où je fus admis,
Pour moi n'est plus hospitalière !...
Y ferai-je un pas sans trembler ?
On évite, on fuit mon approche,
Et sans mériter un reproche,
Tous les maux viennent m'accabler.

Ah ! mon ami, si l'espérance
En vain a soutenu mon cœur,
N'accrois pas encore mon malheur
Par ton injuste indifférence !
Le chagrin ne m'a point changé,
Et pour moi tu n'es plus le même ;
Infortuné ! par ceux qu'on aime,
On devrait être soulagé.

Tu me pardonneras ce murmure
Le seul qui me soit échappé ;
Du coup affreux qui m'a frappé ;
J'accuse toute la nature,
J'ai de me plaindre acquis les droits :
D'un fourbe, victime innocente,
Le destin me prive à-la-fois
De mon ami, de mon amante.
Mais non, trop prompt à m'affliger,
Mon sort n'est pas aussi funeste ;
Aux jours que je devais goûter,
S'il ne fait, hélas ! plus songer,
Que du moins un ami me reste.

LE FANTASQUE.
QUÉBEC, JEUDI, 5 JANVIER, 1842.

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

(Qui bien aime bien châtie.)

Nous appelons l'attention générale sur la communication contenue dans le numéro de ce jour. Notre correspondant indique le seul remède efficace et d'un effet durable qu'on puisse apporter à la gêne qui se fait sentir plus ou moins sévèrement chez toutes les classes de la population. Nous reviendrons nous-même sur ce sujet dans notre prochain numéro. Plusieurs communications ayant rapport aux divers moyens de procurer du soulagement aux ouvriers privés d'ouvrage sont remises à une autre fois.

Le *Herald* de ce matin prend le parti des dindes qu'on expose au fir sur la glace ; il dit que c'est un acte cruel. La bonne âme ; depuis quand le *Herald* est-il humain. (*La Minerve.*)

La *Minerve* est assez simple de faire pareille question. Ne sait-elle pas que le *Herald* a toujours eu de vives sympathies pour les dindons.

Les bulletins journaliers qui se publient sur la santé du gouverneur-général annoncent un mieux sensible. Celui du 30 Décembre est très favorable.

Nous reproduisons pour nos souscripteurs de la campagne le discours d'ouverture de la nouvelle année prononcé par les porteurs du Fantasque. Nous envoyons à la lithographie qui l'accompagnait à ceux des abonnés qui ont la bonne habitude de nous payer d'avance.

FARIBOLES.

Aux Estimables Lecteurs et Lectrices du Fantasque.

Mesdames Mademoiselles et Messieurs,

C'est aujourd'hui que tout le monde fait l'aimable c'est aujourd'hui que chacun se creuse l'esprit pour y chercher quelque gaillardise ; vous pardonnerez bien par conséquent l'impertinence avec laquelle de pauvres petits diables de diables osent prendre la plume pour vous en entretenir quelques tines ainsi de vous extirper quelques sous d'étrennes. Nous aurions voulu vous faire présent d'un petit tout de chanson parceque les bêtises sautent moins à l'œil lorsqu'elles sont en rimes ; mais notre bourgeois, qui est de ce terme et d'une mauvaisette humeur fantasque à cause, dit-il, de la rareté de l'argent et de l'abondance des créanciers, n'a pas voulu se donner la peine de notre vérifier quelques couplets pour nous aider à commencer joyeusement l'année ; et pourtant on nous dit qu'il aurait pu sans se donner une entorse de cerveau nous écrire quelques couplets ; entre nous ce n'est que de la pure mauvaise volonté car nous le tout gentons fortement d'être un bon patron ; il en a tous les principaux : pauvre comme un chat du maître d'école et à moitié fou. Bref, il nous a fallu prendre la plume, et comme j'ai la malchance d'être le plus fin de la bande c'est sur moi que le fardeau est tombé. Excusez le style et ne pensez qu'à la bonne intention. J'aurai la bonne foi de vous dire cependant que comme je ne suis pas fort sur l'orthographe j'ai fait corriger mon discours par un commis épicier du voisinage à qui nous fournissons en cachette pour cela le Fantasque, l'année durant ; ce qu'il trouve d'un grand service pour se faire une opinion politique et des cornets.

Par où commencerai-je ? Ah ! par vous souhaiter toutes sortes de prospérités et surtout un cœur généreux afin que nous nous en entions un peu ; sans cela à quoi nous servirait votre bonheur. C'est ainsi que va le monde ; nous ne sommes pas meilleurs que les autres ; on doit même nous savoir gré de n'être pas pires, car si nous étions seulement de moitié aussi mauvaises langues qu'une de nos voisines, dieux ! que de méchantés cenques pourrions raconter de vous à notre maître ! ce sera pour l'an prochain si vous ne faites pas ce chosse comme il faut.

Rappelez-vous que nous passons deux fois par semaine à votre porte ; que nous y voyons bien des choses, et que nous en devinons bien d'autres.

Ainsi par exemple nous pourrions ruiner votre réputation, insinuer le marchand qui faites le fier, si nous allions rapporter à tout le monde que vous restez bien tard à votre comptoir après votre magasin fermé ; que là vous comptez l'argent de votre tiroir et que vous en enlevez prè d'un liers que vous donnez à votre femme qui garde soigneusement cette paire pour la soif ; vos livres sont dans un excellent ordre et le commissaire des banqueroutes lui-même n'y saurait découvrir rien de louche ; ne pourrions-nous pas noire beaucoup, si nous allions méchamment dire à ceux qui vous avancent des marchandises que vous en placez une bonne part dans le magasin d'un de vos anciens commis établi à son nom sur vos propres fonds. Ne vous fatiguez-vous pas beaucoup de peine si nous vous disions qu'un de vos employés, qui gagne quarante louis par an et en paie trente six de pension, achète pour autant de bijoux et de joyaux aux moyens desquels il espère obtenir un de ces quatre matins une belle demoiselle, riche héritière pour l'épouser à vous planter-là ; qu'il a un compte chez le boeur de cheveux ; chez le cordonnier ; chez le marchand de cigares ; chez le tailleur à la mode et que sur sa décoration il paie tout le monde exactement et sans marchander ? Votre dame qui sait tout cela n'en pense aucun mal ; c'est un si ton, un si joli garçon ; il a du si beaux cheveux, de si belles dents ; en vérité il faut qu'il soit bien fin et rusé ; on n'est pas fripon avec une si charmante physionomie.

Que diriez-vous, dorlent, si nous allions dire à tout le monde que vous parcourez la ville toute la journée, en voiture, au plus grand trot de votre cheval, et que nous savons que vous n'arrêtez nul part ; ne seriez-vous pas furieux si nous allions raconter que quelquefois lorsque vous êtes bien solitairement délaissé, qu'on vient vous chercher pour quelque malheureux d'une douteuse solvabilité, vous faites répondre par votre domestique, d'une voix tonnante qui retentit dans tout le quartier : —Monsieur n'y est pas ; on vient de le chercher pour l'emmener à la campagne ; à son retour il doit aller chez l'honorable A. qui a la goutte, et de là passer chez madame B. qui l'a fait demander deux fois déjà. Repasse après-demain car toute sa journée de demain est prise d'avance pour une opération des plus difficiles un homme à qui il faut retourner le cœur et gratter l'estomac ; les sieurs docteurs parlent cent fois qu'il en mourra ; mais mon maître est sûr de son coup. —Mais, je ne puis attendre ; c'est une dent qui me tourmente horriblement.—Une dent ! Vous prenez mon maître pour un arracheur de dents ! Impertinent ! allez à la maison voisine chez le docteur C. il a le tems de faire cela ôtez-la ?? et la porte se ferme à grand bruit au nez du pauvre patient.

Que diriez vous, Monsieur l'avocat, si nous allions avertir un de vos clients que son adversaire passe chez vous la plupart de ses soirées ; qu'il a fait pis encore à votre dame d'un superbe shall qui devra avoir le double effet de réchauffer ses épaules et de rétrécir vos arguments, votre zèle.

Que diriez-vous, Monsieur le juge, si nous étions assez indiscrets pour expliquer aux membres du barreau la raison qui fait que l'un d'eux obtient de vous des décisions presque toujours favorables et si nous allions leur révéler que ce n'est qu'un service en retour d'un autre ; que vous le consultez dans tous les cas difficiles et qu'il écrit bien plus vos jugements un tant soit peu difficiles. Voilà cependant à quelle aysance on s'expose en acceptant des emplois qu'on ne doit qu'à la faveur, à l'impartialité et non point au mérite : mais soyez tranquille ; souscri-